

SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

Troisième matinée.

Nous avons déjà entendu l'an passé la symphonie de M. Schwenke, exécutée dimanche dernier, et dont la reprise semblait autorisée par le bon accueil qu'elle avait reçu du public. M. Schwenke a bien mérité cette faveur ; on ne saurait assez reconnaître les efforts d'un artiste aussi consciencieux qu'habile. C'est surtout dans la seconde partie du premier morceau, dans l'andante et dans quelques parties du scherzo que se révèle un talent fin et nourri de bonnes études. D'ailleurs M. Schwenke n'en est pas à son coup d'essai. De nombreux ouvrages attestent son savoir, et le public des concerts du Conservatoire avait déjà eu l'occasion d'apprécier le mérite réel qui le distingue en entendant son *Benedictus*, d'une large et belle facture. La symphonie de M. Schwenke n'est pas moins digne d'attention, et elle a obtenu tout ce dont elle est digne.

On a repris encore cette année le chœur des chasseurs d'*Euryanthe*, de Weber. Aucun musicien avant lui n'avait soupçonné cette poésie de la musique de chasse. On serait tenté de dire qu'il a inventé le cor. Voyez le rôle qu'il lui fait jouer dans le *Freyschütz*, dans *Preciosa*, dans *Euryanthe* ; comme il le fait parler dans sa langue (qui est la musique, une belle langue morte) de la fraîcheur des forêts, de leur verdure, de leur ombre, de leurs parfums, de leurs mystères ! Et puis quelle énergie dans ces chœurs de chasseurs ! quelle incessante activité dans cet orchestre qui éclate joyeusement en fanfares ! Tout cela est étincelant, éblouissant de vie et de force ; c'est l'expression la plus vraie et la plus vigoureuse de cette belle vie de chasseurs d'autrefois !

Dans ce chœur se trouve intercalé un petit morceau de la façon de l'auteur de *Pigeon vole* ; le *mi* bémol majeur de Weber, ce son si brillant et si clair, d'une couleur de vert forêt si éclatante dégénère subitement en une couleur terne et triste. La musique de Weber, en passant par les mains d'un autre, change de nuance et tombe en *ut* mineur. La forêt, si gaiement verdoyante, se change en une forêt noire ; les chasseurs ne chantent plus, ils psalmodient ; ils ont jeté aux orties leurs habits galonnés et sont devenus trappistes. Mais bientôt on reconnaît les cors de Weber qui reviennent chasser les spectres de *la Forêt de Senart*. Le chœur a été redemandé, et les chasseurs s'y sont prêtés de fort bonne grâce.

Un grand succès a récompensé la bonne et sage détermination de faire entendre un concerto pour piano de Beethoven. Depuis fort longtemps pareille fête n'avait été donnée aux amateurs de la belle musique de piano. Le résultat obtenu engagera la Société des concerts à être désormais moins avare de morceaux de ce genre. Qu'y a-t-il de plus désolant qu'une fantaisie ou un air varié qui vient se jeter entre une ouverture de Weber et une scène de Gluck ou une symphonie de Beethoven ? Qu'on laisse aux mille et un concerts qui se donnent annuellement à Paris le soin de faire connaître les fantaisies sur des thèmes plus ou moins favoris.

Il me semble que le plus habile virtuose devrait sentir sa conscience troublée au moment où il sort avec l'intention malveillante de faire entendre des variations *brillantes*, quand la salle frémit encore des accents sublimes de Weber ou de Beethoven. Aussi je me sens beaucoup de sympathie pour M^{lle} Louise Mattmann, que je n'ai pas le plaisir de connaître, mais qui a eu l'heureuse idée de nous jouer le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Ce qui m'a plu dans le talent de cette jeune personne, c'est la simplicité, la modestie avec laquelle elle a dit cette belle composition. Elle l'a interprétée à sa manière, il est vrai, et dans cette manière il n'y avait ni grande profondeur ni grande chaleur, en un mot rien de

surprenant. Mais comme elle ne voulait nullement commenter l'œuvre (ainsi que doit le faire un grand artiste), elle s'est naturellement préservée du danger de tomber dans le faux ; elle s'est bornée à jouer le concerto fidèlement, loyalement, en laissant agir l'œuvre elle-même. Et c'est pour cela qu'on doit la jouer en toute conscience. Sans doute elle n'est pas encore de force à lutter avec un géant tel que Beethoven; mais elle n'a pas reculé un instant devant lui, et le géant n'a pas voulu vaincre une enfant aussi courageuse. Constatons donc son grand et légitime succès, et louons le public, parfois si fin et si intelligent, d'avoir applaudi à la fois au talent de la jeune virtuose et au bon sens qui lui avait fait choisir un morceau digne de ceux qu'on a l'habitude d'entendre jouer par l'orchestre du Conservatoire. Ajoutons que l'orchestre a supérieurement accompagné ; c'est encore une des choses dont on a contracté l'habitude.

Le concert se terminait par l'introduction et le chœur de *Moïse* et la symphonie en *la* de Beethoven. En Allemagne, le compte-rendu de pareils concerts se borne à la citation du programme ; c'est une excellente manière de se tirer d'affaire et dont je veux profiter, d'autant plus qu'on connaît les symphonies de Beethoven à Paris aussi bien qu'en Allemagne. Ainsi je prie le lecteur de se contenter de ces mots : Le concert se terminait par la symphonie en *la*. En effet, à quoi bon dire que Dieu est grand et que Beethoven est son prophète?

Stephen Heller.